

alternativement les yeux sur tous les assistans ; au lieu de l'enthousiasme qui les avait un instant animés, il ne trouva plus sur leurs figures que l'expression d'une compassion stérile et d'un dévouement sans efficacité.

—Oh ! mon prince ! est-il donc décidé, s'écria-t-il, que dans toute l'Ecosse tu ne trouveras pas un seul homme prêt à s'armer pour ta défense !

En parlant ainsi, il continua à promener son regard autour de lui. Ce regard s'arrêta sur Burke, qui depuis le commencement de la scène avait donné les marques de la plus vive sensibilité. Le montagnard serrait la poignée de sa claymore comme s'il eût été prêt à marcher au combat ; ses yeux brillaient, sa bouche se crispait, sa belle et noble figure respirait l'entraînement belliqueux, l'élan chevaleresque.

—Et vous, dit sir Murray, qui avait remarqué l'agitation extraordinaire du montagnard, ne combattez-vous pas pour votre roi ?

—Oui ! oui ! répondit Burke ; et quand bien même je serais le seul dans Albion qui tirerais l'épée, je serais prêt à mourir pour mon roi et pour la bonne cause.

Ces énergiques paroles du montagnard opérèrent une rapide et puissante diversion en faveur de Charles-Edouard. Les chefs de clans furent entraînés, et l'étincelle électrique échauffa lord Lovat lui-même.

—Et moi aussi ! s'écria le jeune Lochiel, je partagerai la destinée de mon prince, heureux ou malheureux ; et ainsi feront tous ceux sur qui la nature ou la fortune m'a donné quelque autorité.

La joie avait reparu sur les traits de sir Murray ; mais il était encore besoin de quelque adresse pour modérer l'ardeur de fraîche date des nobles Highlanders. Ceux-ci parlaient d'attendre le réveil du prince ; ils voulaient conférer avec lui sans délai. Sir Murray alléguait à plusieurs reprises la fatigue excessive du prétendant, et ce ne fut pas sans peine qu'il obtint un ajournement.

—A demain ! lui dirent les chefs écossais, après s'être inclinés en passant devant Charles-Edouard.

—A demain ! répondit sir Murray.

Et quand il fut seul, il ajouta, en regardant Tom qui dormait toujours :

—A demain !... Dieu veuille que d'ici là j'apprenne du nouveau ! Demain, il serait impossible de répéter la scène que nous avons jouée ce soir.

Le lendemain, quand Tom s'éveilla, il avait la tête lourde et ne parvint pas sans effort à mettre en ordre ses souvenirs de la veille. Cependant la vue de la chambre dans laquelle il se trouvait, et surtout des tableaux dont il avait passé la revue, lui rendit peu à peu le sentiment de sa situation, sentiment que l'entrée de lady Mitliden fortifia bientôt.

—Prince, dit la noble dame, en l'absence de mes domestiques que j'ai renvoyés, et dans la nécessité où se trouve mon intendant d'avoir continuellement l'œil sur les issues de cette demeure, j'aurais peut-être dû me charger moi-même, et toute seule, des soins que réclame le service de votre table ; mais je n'ai plus ma vivacité de vingt ans, et votre altesse royale pourrait s'impatienter de ma lenteur. Permettez-moi de vous présenter une jeune fille, ma filleule, que j'ai fait venir de la ville voisine, et qui vous servira pendant les quelques jours que votre altesse passera probablement ici ; encore faut-il que cette jeune fille vous agrée pour que je la garde.

—Présentez-la moi, dit Tom avec le plus grand sérieux.

Sur un signe de lady Mitliden, une jeune fille entra, la tête baissée et le regard fixé à terre. On l'avait probablement prévenue qu'elle allait se trouver en face d'un illustre personnage, et elle comprenait d'instinct que les grands sont comme le soleil qu'on ne peut pas regarder en face. Pour Tom, qui n'avait pas les mêmes raisons de discrétion révérencieuse, il venait de jeter les yeux sur la personne chargée du service de sa table, et sa figure accusait un embarras étrange. Dans la jeune fille si timide et si craintive qui baissait les yeux devant lui, il avait reconnu miss Ketty en personne.

—Eh bien ! prince ? demanda lady Mitliden, sollicitant par cette interrogatoire l'agrément de son hôte.

Tom, dont l'embarras redoublait, ne savait que répondre. Il pensait très judicieusement que s'il articulait une parole, Ketty allait le reconnaître, et il sentait vaguement que le coup de théâtre qui suivrait cette reconnaissance ne pouvait avoir rien de flatteur pour sa vanité. Son silence ne le sauva pourtant pas. Lasse de compter les fleurs du tapis que foulaient ses pieds, miss Ketty avait fini par lever les yeux, et son regard rapide comme l'éclair avait enveloppé Tom de la tête aux pieds. La figure bouleversée de celui-ci, son costume, la décoration qui brillait sur sa poitrine, l'épée qu'il portait au côté, rien ne lui échappa. D'abord l'étonnement la rendit muette, mais une fois le premier moment passé, une vive hilarité se manifesta dans les plis de sa bouche ; et, cédant à son irrésistible besoin l'expansion, elle s'écria, en poussant un de ces immenses éclats de rire par lesquels Nicole salue le Bourgeois gentilhomme en costume de marquis :

—Qu'est-ce que cela veut dire ? pourquoi êtes-vous déguisé de la sorte, monsieur Tom ? Par saint André, votre ancien patron, master Cromby l'apothicaire, rirait bien s'il vous voyait dans cet accoutrement !

Un nouvel éclat de rire empêcha miss Ketty de continuer.

Sous le coup de ses exclamations précipitées, Tom pâlisait et rougissait tour à tour. Pour lady Mitliden, elle perdit absolument la tête, et son étonnement égalait sa fureur.

—Qu'a donc cette petite sotte ? disait-elle en lançant sur miss Ketty des regards courroucés. Oh ! mon Dieu ! quelle irrévérence ! quel crime ! Traiter ainsi le prince dans ma maison ! Et elle continua, en s'adressant à Tom d'un ton suppliant :

—Prince, je supplie votre altesse de croire que je suis complètement étrangère à tout ce qui se passe. Certainement, si j'avais pu prévoir un pareil scandale, je ne serais bien gardée d'introduire auprès de votre altesse cette malheureuse, qui ne sait que rire et blasphémer.

—Voilà que je blasphème ! dit miss Ketty en exagérant le son naturellement aigre de sa voix. Voyons, ma mar-

chine, de quel prince voulez-vous parler ? Est-ce de monsieur ? Mais monsieur n'est pas plus prince que je ne suis reine. Monsieur se nomme Tom. Hier encore il était apothicaire et chargé de nettoyer tous les matins les carreaux de la boutique. Cela n'est-il pas vrai ? Répondez-moi donc, monsieur Tom ; ne voulez-vous pas me reconnaître ? Alors il fallait me prévenir.

—Sortez ! dit lady Mitliden avec énergie.

—Je désire parler sans témoin à cette jeune fille, dit Tom qui venait enfin de prendre un parti.

—Quoi ! prince, vous voulez descendre jusqu'à parler vous-même à cette petite espiègle ! objecta lady Mitliden avec étonnement. Toutefois, si cela convient ainsi à votre altesse....

—Cela convient ainsi à mon altesse, dit Tom gravement.

—Son altesse ! répéta ironiquement Ketty.

—Miss Ketty, reprit Tom quand lady Mitliden se fut retirée, je veux bien me rappeler que j'ai eu autrefois quelque affection pour vous ; mais il n'en est pas moins vrai que vous venez de commettre une grave imprudence. Parce que vous m'avez connu dans une position humble et indigne de moi, est-ce une raison pour me traiter aussi peu convenablement que vous l'avez fait ? Savez-vous si ma position n'est pas changée et si je n'ai pas droit maintenant à votre respect ?

Ici miss Ketty lança un nouveau éclat de rire à travers l'allocution de notre prétendant.

—Silence ! continua Tom sévèrement, si vous ne voulez pas que je vous punisse cruellement de votre manque de savoir-vivre. Il serait imprudent peut-être de vous renvoyer d'ici, et dans la situation délicate où je me trouve placé, vos indiscretions pourraient me compromettre. Mais on peut vous enfermer dans ce vieux château. Ne me forcez pas, miss Ketty à user de rigueur, et écoutez-moi. Vous devez oublier que vous m'avez connu ; si lady Mitliden vous interroge, répondez-lui qu'une vague ressemblance a causé votre méprise. Enfin, obéissez-moi, servez-moi et taisez-vous. A ces conditions, miss Ketty, mais seulement à ces conditions, je puis encore vous pardonner.

Le ton flegmatique de Tom, ses menaces d'emprisonnement, avaient fini par opérer une réaction ; miss Ketty devenait plus sérieuse.

—Prenez-vous l'engagement de vous conformer strictement à mes ordres ?

—Je le prends, répondit miss Ketty.

Promesse téméraire, et que la jeune fille ne pouvait pas tenir. L'envie lui prit de jeter un nouveau regard sur Tom, et tout son sérieux s'évanouit.

—Vous êtes incorrigible, miss Ketty, reprit Tom avec mauvaise humeur ; est-ce ainsi que vous remplissez vos promesses ?

—Qu'on me mette en prison, soit : dit miss Ketty entre deux éclats de rire ; je ne pourrai jamais vous prendre pour une altesse.

Tom rappela lady Mitliden et lui dit :

—Mademoiselle est décidément folle ; ma volonté est qu'on la tienne enfermée jusqu'à nouvel ordre.

Celle-ci conduisit l'incorrigible rieuse dans un petit cabinet qui servait de fruitier et l'y enferma. La prisonnière d'état ne s'y trouva pas mal, car une demi-heure après son incarcération elle riait encore de toute la force de ses poulmons.

La foi de lady Mitliden n'avait pas été ébranlée par cette scène de reconnaissance bouffonne, et elle n'eût pas de peine à se figurer que la plus inexplicable des méprises avait en effet causé le malheureux scandale dont elle avait été le témoin. Cette merveilleuse confiance de lady Mitliden était d'ailleurs autorisée par l'allégation si positive de sir Murray, qui lui avait dit la veille en lui présentant l'Highlander improvisé qu'il ramenait avec lui :

Milady, voici celui que nous attendons depuis quinze jours. Seulement, je dois vous prévenir que le prince desire garder pour quelque temps encore le plus strict incognito, et vous le désobligeriez en ne gardant pas le secret que je vous confie.

Quand la vieille dame revint auprès de Tom, sa figure exprimait donc bien plus la tristesse du regret que le soupçon du doute, et celui-ci remarqua avec plaisir que sa loyale et généreuse hôtesse paraissait toujours disposée à le traiter avec la même considération qu'auparavant.

—Prince, dit-elle à Tom, le déjeuner de votre altesse royale est prêt, et puisque la petite folle que je vous ai présentée s'obstine dans son inconcevable oubli des convenances, j'aurai l'honneur de vous servir moi-même.

—Et jamais prince n'aura été servi par des mains plus dignes et plus belles ajouta galamment Tom, en déposant un baiser respectueux sur la main de la vieille dame.

Précédé par son hôtesse, dont cette faveur précieuse avait doucement ému la vanité, Tom passa dans la salle à manger, où un déjeuner servi avec tout le soin et tout le luxe possibles l'attendait.

Avant que Tom prit place à la table, dans un grand fauteuil couvert de velours d'Utrecht, lady Mitliden voulut encore donner à son prince une dernière marque du dévouement de son loyalisme.

—Prince, dit-elle, le couvert dont vous allez vous servir ne doit jamais servir qu'à vous : toute l'argenterie qui couvre cette table vous appartient, et je vous supplie de permettre qu'elle fasse désormais partie de vos bagages. Peut-être vous sera-t-elle de quelque utilité pendant la guerre terrible que vous allez entreprendre.

C'était la première fois que le mot de guerre résonnait aux oreilles de Tom ! Jusqu'à présent lady Mitliden avait parlé de dangers à courir, de hasards à éprouver, mais sans préciser exactement la nature de ces dangers et de ces hasards. En ce moment il éprouva plus que jamais le désir d'avoir des renseignements positifs, et regretta vivement que l'absence de l'étranger, qui mieux que personne devait savoir les secrets de l'avenir, se prolongât si à contretemps. En attendant ces éclaircissements officiels, Tom prit le parti d'interroger lady Mitliden en dissimulant le but véritable de ses questions. Le mot de guerre l'avait effrayé. Les instincts pacifiques de

sa nature bourgeois entraînent en lutte avec les entraînemens de son orgueil.

—Le métier de roi, pensait-il, a donc aussi son mauvais côté !

—Ainsi vous croyez, demanda-t-il à lady Mitliden, que la guerre que je vais entreprendre offre de graves dangers ?

—Vous savez cela mieux que moi, et sir Murray de Broughton n'a pas dû vous laisser ignorer les difficultés que vous rencontrerez sous vos pas.

Cette fois Tom faillit se compromettre en demandant à lady Mitliden quel était le personnage qu'elle venait de nommer. Heureusement un éclair de perspicacité lui montra l'inconséquence d'une pareille question. Il réfléchit que sir Murray de Broughton devait nécessairement être son guide de la veille, et il se contenta de répondre avec aplomb :

—Quelles que soient les difficultés que nous ayons à surmonter, j'espère que nous les surmonterons avec l'aide de Dieu et l'assistance de ceux qui s'intéressent à ma cause.

Lady Mitliden, qui se tenait debout à quelque distance de Tom, s'approcha doucement du fauteuil où celui-ci se carrait, s'appuya sur le dossier et elle reprit mystérieusement :

—Peut-être ne me sied-il pas de me mêler des graves affaires qui vous occupent ; mais vous êtes si bon que je me sens presque le courage de commettre une indiscretion. Vous avez vu vos plus puissans amis. Etes-vous content de l'accueil qu'ils vous ont fait ?

Lady Mitliden faisait allusion à ce qui s'était passé pendant le sommeil de Tom. Celui-ci se retourna vivement et parvint, non sans effort, à refouler cette question qui lui venait naturellement sur les lèvres :

—De quels amis voulez-vous parler ?

—Le vieux lord Lovat, continua lady Mitliden, est un homme dont il est difficile de pénétrer les secrets desseins ; mais votre altesse doit savoir combien il est essentiel d'avoir l'appui d'un personnage aussi influent dans nos montagnes et possesseur d'une aussi grande fortune. Etes-vous content du vieux renard ?

—Du vieux renard ?... Oui, assez content ! dit Tom à tout hasard.

—Quand au jeune Lochiel, ajouta lady Mitliden, je suis bien sûre qu'à votre vue il aura chaleureusement exprimé les intentions généreuses d'un loyalisme éprouvé ; vous pouvez compter sur lui comme sur vous-même, n'est-il pas vrai, prince ! Le chef du clan des Stewarts, le chef du clan Ranald et Boisdole, son frère, Donald de Sleat et le laird de Macleod vous ont-ils aussi promis leur appui ?

Les fils de l'imbroglie, dont il était le mobile pivot, se ressentaient de plus en plus autour de Tom et lui étaient toute liberté d'agir et de parler. Dans cette perplexité, il se décida à employer un moyen pareil à celui dont Molière s'est servi pour donner un dénouement à son Impromptu de Versailles.

—Milady, dit-il doucement, vous plairait-il de me verser à boire.

La vieille dame se retira vivement, comme une personne qui vient de se brûler les doigts.

—Je comprends votre altesse, dit-elle à Tom en se pinçant les lèvres, et j'avoue que j'ai mérité la leçon que je reçois ; il ne m'appartenait pas d'interroger votre altesse sur le résultat de négociations fort au-dessus de ma portée.

Depuis ce moment, la vieille dame n'ouvrit plus la bouche et s'occupa exclusivement de remplir le verre de Tom. Le silence dura depuis quelque temps, lorsque le fidèle intendant chargé de faire fonction à la porte du château entra dans la salle à manger. Il parla à voix basse à sa maîtresse, et celle-ci lui répondit aussi à voix basse ; puis, comme Tom exprimait le désir de connaître le sujet de ce mystérieux colloque, elle ajouta en s'adressant à lui et en élevant la voix :

—Prononcez vous-même. Mon intendant vient me prévenir qu'un voyageur se présente à la grille du château et réclame la permission de se reposer quelques instans. Ce voyageur est fatigué, et la poussière qui couvre ses vêtements atteste qu'il a fait à pied une assez longue route. Mon intendant ajoute qu'il n'a l'air ni d'un espion ni d'un vagabond, et que la noblesse naturelle de ses traits donne une certaine autorité à ses paroles. Dans un temps ordinaire, ces raisons seraient suffisantes, et Dieu merci, l'on sait que jamais lady Mitliden n'a refusé l'hospitalité ; mais dans les circonstances critiques où nous sommes, la présence d'un étranger pourrait compromettre la sûreté de votre royale personne.

—Croyez-vous, milady ?

—Je devine vos intentions, s'écria la vieille dame, qui se précipitait sur le sens de cette question, je reconnais la générosité de votre race ! Comme tous vos ancêtres, en présence d'un malheureux à secourir, vous oubliez volontiers le soin de votre conservation. Il en sera du reste ce qu'il vous plaira, ô mon prince ; vos volontés ne sont-elles pas des ordres ? Voulez-vous que je laisse entrer le voyageur ?

—Laissez entrer dit Tom, que le généreux vin de France disposait à la compassion plus efficacement que sa royale origine.

La suite au prochain numéro.

CONDITIONS.

Ce JOURNAL se publie hebdomadairement, N^o 62, rue St. Jean, Haute ville, le SAMEDI. L'abonnement est de QUINZE SOUS par mois, ou 74. 6c. par année, payable par trimestre. Les frais de poste se monteront à CINQ CENTS par année.

Les annonces sont insérées aux prix et conditions des autres établissemens de cette ville.

Toutes communications doivent être adressées FRANC DE PORT au Bureau de ce Journal.

On prie nos abonnés, si ce journal ne leur est pas régulièrement délivré, de nous en informer ; nous y porterons remède immédiatement.

A VENDRE A CETTE IMPRIMERIE,
BLANCS D'AVOINNES ;
ECRITUREZ. & C.